

le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

L'Anarchie est la plus haute expression de l'ordre.

Ellée RECLUS.

Rédaction-Administration :
145, QUAI DE VALMY. — PARIS (10)
G. C. Postal : JOULIN Robert, 5561-76 Paris.Fondé en 1895 par
Louise MICHEL et Sébastien FAUREABONNEMENTS :
France et Colonies : 6 mois, 140 fr.; 1 an, 280 fr.
Autres pays : 6 mois, 190 fr.; 1 an, 380 fr.

LE PAIN ? LA PAIX ? LA LIBERTÉ ?

Mangeront-ils ?

LES PEUPLES qu'on amuse de paroles et du bruit — disent-ils — discours de Gaulle, voyage présidentiel en superdeadnought, procès de faux résistants et de vrais « collaborateurs », scandales policiers (un scandale par jour, oubliez le lendemain), revendications territoriales et bagarres régionales, bouches à Notre-Dame et conférence à Moscou, les peuples, donc, que l'on prépare ainsi, lentement, par l'abrutissante politique, à un sevrage plus terrible et à une guerre plus totale — les peuples ne savent plus qu'une chose : ILS ONT FAIM !

Ils ont remis le soin de les faire travailler, et par conséquent de les faire manger, entre les mains des Etats, des Etats « vainqueurs » de la récente guerre. L'Etat est devenu Providence universelle, « Gouverner, dit-on, c'est prévoir ». Ayant mis sur pied la plus formidable machine à massacrer qu'on ait jamais vue, les Etats doivent être capables d'utiliser, dans la paix, leurs esclaves bénévoles — et de les NOURRIR !

Les nourrir ? Il semble que ce soit la dernière chose dont les « pouvoirs publics » soient capables. Et peut-être est-ce le cadet de leurs soucis.

* *

Les peuples ont patienté trois ans.

Et maintenant, après trois ans de « libéralisation », la vraie famine recommence à déferler sur l'Europe, plus sombre encore qu'aux pires heures de l'occupation et de la guerre. On l'a vu venir : le ble a gèle cet hiver, et la sécheresse prolongée du printemps a complété l'œuvre du froid dans une série de pays ; et personne n'a daigné s'en occuper pour y porter remède.

Déjà, en Roumanie, en Hongrie, en Yougoslavie, en Autriche, des PAYSANS mangent de la paille, mangent de la terre, mangent l'écorce des arbres ; au village, les glands et les faines atteignent des prix de marché noir : l'on est à trois mois de la récolte, et la récolte, si elle vient, sera dévastée par les affamés qui l'auront dégouliné à coup de fusil, nourris le peuple, et à grand peine, jusqu'à l'ENTREE DE L'HIVER. Ensuite ? Ensuite, on vera.

La Russie, espoir des travailleurs du monde, viendra-t-elle à leur secours ? La Russie est à l'est la puissance occupante. Elle contrôle le commerce extérieur et la navigation sur le Danube ;

SUITE PAGE 4.

PAR L'ACTION DIRECTE...

LANARCHISME, doctrine négatrice de l'autorité, est en opposition formelle avec les buts et moyens de toute doctrine visant à établir de haut en bas un système social et politique imposé.

Les partis, sectes ou castes n'ont d'autres buts que le pouvoir ; par tous les moyens, y compris la force, ils tentent de l'obtenir. Les moyens les plus en usage vont du coup de force — coup d'Etat — au journalisme à solde — bourrage de crânes — sans porter des scandales et autres jeux de cirques, mais parfois, je vous dis, disaires les Romains, on a fait mieux, depuis.

Nous avons maintenant le cirque... sans pain.

Le résultat de ces moyens élégants est d'installer au pouvoir un ou plusieurs hommes exerçant obligatoirement la contrainte sur le reste de la collectivité, qui subit alors la tutelle par indifference, lâcheté ou ignorance.

Il prétend toujours sauver pour le bien de tous, prétention honnête et stupide qui semble perdre de son crédit. Si de nos jours la majorité des assujettis subit, sans opposer une réaction vigoureuse, l'on peut dire que les critiques furent de toutes parts.

La malaisance du pouvoir tient dans son essence même. S'assurer le droit de décider pour tous (c'est aussi bien qu'il centralise toutes les activités de la société, tolérant de moins en moins leur autonomie). Mais que des hommes hardis se groupent pour se défendre — syndicats ou groupes révolutionnaires — et le pouvoir recule.

C'est l'ennemi numéro un du pouvoir, c'est l'action directe.

MAJORITES VAGISSANTES ET MINORITÉS AGISSANTES

Des « réveurs », depuis près d'un siècle, jettent des cris d'appel au troupeau endormi, qui va bêlant et votant, chaque partie du troupeau priant son saint, et yeux pliés d'extase, jumés à la bonté de Dieu, que les anarchistes ne sont pas des « réveurs », mais les seuls réalisateurs, l'homme ne retrouve sa virilité et ne passe à l'actions.

Les anarchistes veulent supprimer le pouvoir et ses complices parasitaires et c'est bien. Mais ils veulent et savent aussi que, seule, la libre association fédérative peut être la condition que, la gestion par les intérêts eux-mêmes sont les garants d'une société basée sur la véritable justice sociale.

Pour y parvenir, il faut que l'homme cesse d'être un suiveur. Il faut qu'il agisse lui-même directement et non par personne interposée. Il doit apprendre

Pour les conquérir nous ne devons compter que sur nous mêmes !

Au moment où M. Saillant, à l'occasion du 1^{er} mai, rédige une belle proclamation de la F.S.M., dans laquelle l'hypocrisie dispute à la lâcheté, au moment où la C.G.T. enterrerait définitivement le 1^{er} mai en fascinant la manifestation ouvrière, les révolutionnaires que nous sommes doivent plus fermement que jamais lancer l'appel au combat :

Combat pour le Pain,
Combat pour la Liberté,
Combat pour la Paix.

Et pendant que les « syndicalistes » décorés passeront en revue leurs collections de robots, pendant qu'ils s'efforceront, des heures durant, de noyer le mécontentement sous les flonflons, des marches militaires, nous affirmerons par notre présence dans les manifestations de la C.N.T., notre volonté de lutter et la renaissance du syndicalisme révolutionnaire.

* * *

Car si aucun parti politique n'a le courage de dire la vérité sur le problème du pain, nous crirons cette vérité, comme nous criions la vérité sur la guerre et la dictature. Même si cette vérité dépait et même et surtout si elle entraîne le peuple à l'action contre les afficheurs et les politiciens impuissants.

Ceux qui aujourd'hui se taisent ou font des appels au calme sont

les responsables qui n'ont su ni prévoir, ni prévenir et qui ont peur des solutions populaires. Ce sont les mêmes qui se réjouissent de voir le gouvernement reconnaître le 1^{er} mai comme une fête légale, à l'instar de Mussolini et de Hitler.

Car les fascismes pour tuer l'esprit de révolte ont accaparé les manifestations ouvrières en les dénaturant. Les Jouhaux, les Racamond, les Saillant font-ils autre chose que de reconnaître la domex du prolétariat par l'Etat ?

* * *

Nous affirmons bien haut que le 1^{er} mai est un anniversaire d'action directe illégale et non une fête du travail légalisée.

Nous placons donc ce 1^{er} mai 47 sous le signe du combat et de la renaissance du syndicalisme révolutionnaire.

* * *

Notre éditorial du 1^{er} mai 1946 se terminait sur une note d'espoir : un avenir où rentraient ces 1^{er} mai de lutte qu'on connaît nous autres, ces journées de combat où s'affirmaient la volonté de la partie la plus consciente du prolétariat.

Nous ne pensions pas qu'une année suffisait pour nous faire passer à l'espoir aux certitudes.

En effet, tandis que l'organisation corporative étatiste qui ose encore s'appeler C.G.T. se réjouit de la masse d'esclaves et d'in-

conscients qui défilent sur son desfante, les travailleurs libres se joindront aux meetings et cortèges que la jeune et vigoureuse C.N.T. organise dans les principales villes de France.

* * *

C'est l'honneur des anarchistes d'avoir été les créateurs du 1^{er} mai.

Nous restons les dignes fils des martyrs de Chicago en ressuscitant le 1^{er} mai de lutte contre la bourgeoisie, capitaliste et l'Etat.

Et demain, dans un an peut-être, reverrons-nous un 1^{er} mai qui fasse revivre les années héroïques de la vieille C.G.T.

Cela, parce que la C.N.T. croit plus vite que ne l'espéraient même ses promoteurs — cette poignée de militants qui, à corps perdu, sans appui, sans moyens — étaient déjà

à l'heure de la guerre civile ? Est-ce d'une police de plus, pour vous contrôler sans contrôle et vous punir impunément si vous osiez faire ce que, seule, elle a le droit de faire ? Est-ce d'un parasite de plus — roi, dictateur, césar, tribun ou pape — pour vous surcer le peu de sang qui vous reste ? Est-ce d'un scandale totalisant et étouffant tous les scandales — pour qu'ayant une bonne fois le nerf dans la merde, vous n'ayez même plus la satisfaction d'ouvrir la bouche pour protester ? Est-ce d'une bonne petite guerre atomique pour mettre fin à tout cela en calcinant un continent ou deux ? C'est bien là l'instinct de survie qui nous morgier et de fouiller dans nos poches. Il arriverait que les fauves problèmes (le partage de la Ruhr, ou la constitution du prochain cabinet, ou les conséquences politiques de l'enrevue Staline-Marshall) disparaîtraient devant les vrais problèmes. Que le mot d'ordre de la guerre civile ? Est-ce un attrapé-nigaud, car cependant il semble vivre à travers, sans être fréquemment ou scribouillard, agent double ou bel marchand de mort subite. Même la « baisse des prix » ne serait plus une fouteuse, parce qu'on ne ferait plus tourner la rotative à billets pour nourrir un tas de budgétovores et l'unitiles, pour faire la guerre en Indochine, pour occuper l'Allemagne, balader M. Vincent-Borgniol dans toute une escadrille, ou payer les dettes de CITE-SOIR. Il arriverait ainsi que l'on aurait moins de gens dans les burlingues, dans les casernes, dans les prisons, dans les camps de préparation militaire, dans les offices de reconstruction et redécoration — et aussi dans les boîtes de nuit. Du même coup, on pourrait dans les chantiers du bâtiment, dans les industries d'intérêt vital, dans les usines, les vergers, les bois, les champs et les vignes faire double équipe et avancer le boulet tout en émenant à sept ou à six heures la journée de travail. Enfin, il arriverait ceci, en attendant mieux, que chacun ait envie à manger. CHACUN, et non plus seulement les faînantes embusqués dans la politique, ou la mercerie ! Il aurait du pain et du bon vin sur la table ; et de

Etre gouvernés...

C'EST au moment où tous les gouvernements du monde — personnels ou impersonnels, libéraux ou totalitaires, militaires ou ploutocratiques, rouges ou blancs, chrétiens ou athées — ont surabondamment démontré bons qu'à préparer LA GUERRE, à l'imposer aux peuples et à n'en rien faire sortir de bon (toute guerre acceptée par un peuple est, pour lui, une guerre perdue) ; c'est au moment où l'Etat stérilise partout les efforts, des espoirs et l'instinct élémentaire des nations — c'est à ce moment-là que la lâcheté, la haine, la peur de soi-même et des autres, la terreur panique devant la vie, l'instinct de la servitude et de la mort arrachent à des millions d'entre eux cette suprême et désolante impérie : « Nous ne sommes pas gouvernés ! Nous voulons être gouvernés ! »

* * *

« Si nous étions un peu plus gouvernés, tout irait mieux », dites-vous ?

Et si nous étions un peu moins gouvernés, qu'arriverait-il ?

Il arriverait que les besoins de l'homme ordinaire, nos vrais besoins à tous, prennent le pas sur nos faiblesses, ou sur les besoins trop vrais qu'ont certains d'entre nous morgier et de fouiller dans nos poches. Il arriverait que les fauves problèmes (le partage de la Ruhr, ou la constitution du prochain cabinet, ou les conséquences politiques de l'enrevue Staline-Marshall) disparaissent devant les vrais problèmes. Que le mot d'ordre de la guerre civile ? Est-ce un attrapé-nigaud, car cependant il semble vivre à travers, sans être fréquemment ou scribouillard, agent double ou bel marchand de mort subite. Même la « baisse des prix » ne serait plus une fouteuse, parce qu'on ne ferait plus tourner la rotative à billets pour nourrir un tas de budgétovores et l'unitiles, pour faire la guerre en Indochine, pour occuper l'Allemagne, balader M. Vincent-Borgniol dans toute une escadrille, ou payer les dettes de CITE-SOIR. Il arriverait ainsi que l'on aurait moins de gens dans les burlingues, dans les casernes, dans les prisons, dans les camps de préparation militaire, dans les offices de reconstruction et redécoration — et aussi dans les boîtes de nuit. Du même coup, on pourrait dans les chantiers du bâtiment, dans les industries d'intérêt vital, dans les usines, les vergers, les bois, les champs et les vignes faire double équipe et avancer le boulet tout en émenant à sept ou à six heures la journée de travail. Enfin, il arriverait ceci, en attendant mieux, que chacun ait envie à manger. CHACUN, et non plus seulement les faînantes embusqués dans la politique, ou la mercerie ! Il aurait du pain et du bon vin sur la table ; et de

(Suite page 3.)

LE PROBLÈME COLONIAL

COMME des fruits trop mûrs, les colonies françaises se détachent de la métropole, arrière rabougri, frappé par la foudre de deux guerres et secoué par les grands impérialismes.

Après le Levant, l'Indochine ; puis Madagascar, l'Afrique du Nord, en attendant les provinces noires. Les mouvements autonomistes, régionalistes, nationalistes s'affirment avec vigueur, revendiquent, s'insurgent. Et les autorités françaises ne savent répondre que par des discours ou par l'envoi de troupes.

Les grandes réformes annoncées à la Conférence de Brazzaville, les promesses faites de l'Union Française, les promesses faites aux peuples coloniaux au cours de la guerre et après la Libération, tout cela a disparu dès que l'egoïsme des banquiers dirigés par des « élites » indigènes, qui aspirent à la succession pure et simple des trusts français et veulent établir dans le pays, une fois libéré, un système capitaliste au moins digne du précédent. Il y a aussi « les idéalistes », ceux qui rêvent de gloire et qui par un juste retour des choses deviennent des racistes à leur manière...».

Tout cela est profondément exact et nous pensons n'avoir jamais caché notre position face au problème colonial.

Dans une lettre fort claire qui témoigne de sa parfaite compréhension de la situation présente, il nous met en garde contre les illusions qui peuvent faire naître les mouvements d'émancipation coloniale dirigés par des « élites » indigènes : « Il y a ceux, « les matérialistes », qui aspirent à la succession pure et simple des trusts français et veulent établir dans le pays, une fois libérée, un système capitaliste au moins digne du précédent. Il y a aussi « les idéalistes », ceux qui rêvent de gloire et qui par un juste retour des choses deviennent des racistes à leur manière... ».

* * *

*** Les Bourgeoisies indigènes**

Un lecteur sympathisant, qui a vécu de longues années en Afrique du Nord, nous fait part de ses inquiétudes — qui sont celles de ses camarades — en ce qui concerne notre position face au problème colonial.

D'autre part, il nous apparaît impossible dans l'état actuel du monde, de séparer, d'isoler les mouvements d'indépendance nationale de l'ensemble des luttes impérialistes. Quand le Sultan du Maroc entame sa campagne en faveur de l'unification et de l'autonomie du Maroc, c'est parce qu'il se sait soutenu et encouragé par les Etats-Unis. Si Ho Chi Minh s'est senti assez fort pour mettre sur pied un Etat du Viet-Nam au lendemain de la déroute japonaise, c'est parce que Washington, d'une part, Tchung Kin de l'autre, lui apportaient leur appui.

Et si les Etats du Liban et de Syrie ont conquis leur indépendance, c'est grâce à la IX^e Armée Britannique.

(Suite page 3.)

TRAVAILLEURS !

Les Fédérés de 1871, les martyrs de Chicago, les morts de Fourmies, les victimes des Journées de Mai 1937 en Espagne vous ont fait les héritiers de leurs espoirs, de leur révolte, de leur sacrifice.

Que leur âme revive en chacun de vous !

PREMIER MAI
à 14 h. 30

GRAND MEETING C. N. T.

suivi d'une manifestation

SALLE DES SOCIÉTÉS SAVANTES, RUE DANTON (Métro: St-Michel)

Orateurs : JACQUELIN — FEUILLET — ROTOT (pour les métaux) et un camarade de l'A. I. T.

VOILA CE QUI VOUS ATTEND

Demain vous serez peut-être en prévention

BIEN des militants ont connu le processus de « l'incarcération » : les formalités d'école, la fouille, le séjour dans les cellules du dépôt, les voyages en « panier à salade », les passages aux trente-six carreaux — l'instruction, qui n'apportent que des diversions dans la vie des détenus.

Que les gens naîts ne s'imaginent pas que ce que nous allons leur décrire ici n'arrive qu'à des individus « sans aveu », et qu'ils sont et seront exempts de connaître ce triste séjour.

Apprenons-leur qu'ils ne possèdent aucun moyen de garantir leur « personne » contre le fameux « pouvoir discrétaire » des juges d'instruction. Notre démocratie a remis entre les mains de cette catégorie de fonctionnaires (qui ne se distingue ni par sa perspicacité, ni par son intégrité, comme de récentes « affaires » nous l'ont prouvé) cette vieille institution détenue jadis par nos monarques « de droit divin » : la lettre de cachet.

A l'heure actuelle, sur une simple dénonciation, sans interrogatoire préalable, il est possible à cette catégorie de « ronds de cuir » de disposer de la liberté du tout individu — sauf s'il est parlementaire (?) — et de l'envoyer faire un séjour dont la durée dépend de leur volonté, dans ces édifices dont tous les régimes nous ont gratifiés dans des architectures de styles divers, que l'on appelle « les prisons » et qui, de nos jours, portent si fièrement la devise républicaine : Liberté, Égalité, Fraternité.

Le juge d'instruction a remplacé le Roy. S'il commet une erreur, aucun recours n'est possible contre cet agent d'Etat. Et ayant enfin收回é sa liberté, le prévenu entend obtenir une indemnisation pour le dommage physique ou moral qui lui a été causé, il doit s'arrêter de patiente ; seul le ministre de la Justice peut examiner les cas d'espèces qui lui sont signalés et on a peu d'exemples des résultats positifs qui ont suivi ces examens.

La condition des pensionnaires de maisons d'arrêt est en général assez peu connue du public.

Elle n'est pas révélée, car le régime « démocratique » cache hypocritement les procédés qu'il emploie pour tenter d'obtenir le respect de sa législation et des normes dont elle s'inspire.

Les prévenus de droit commun, c'est-à-dire les « innocents présumés » en attente de décision du Parquet ou des tribunaux et les condamnés en instance d'appel — qui sont parfois aussi de fort braves gens — sont, dans la région parisienne, enfermés à la Santé.

Les prévenus politiques (si l'on excepte quelques individus qui ont soutenu de l'argent à toutes les caisses de propagande, ce ne sont la plupart du temps que des lampistes de la collaboration) sont à Fresnes. Nous savons que grâce à des appuis sérieux et quelques millions judicieusement distribués, tous les magnats du bétong et de la ferraille qui étaient « l'ordre nouveau » s'affairent maintenant dans la « reconstruction ». Le frein qui s'est engagé dans la N.S.K.K. pour essayer de nourrir des gosses familiers (ce que les salaires de famine donnés par les entreprises plus ou moins collaboratives ne lui permettaient pas de faire) réfléchit maintenant derrière les barreaux.

Même incarcérés, les gros, ceux qui ont les ressources nécessaires, arrivent avec l'aide conjuguée de leurs avocats et médecins (traitants) à être dirigés vers les infirmeries de l'administration pénitentiaire.

Fresnes héberge environ 4.000 détenus. La Santé à 5.600.

La « délinquance juvénile » ayant pris une extension extraordinaire, après suite de la guerre, on peut dire qu'une grande partie de ce dernier édifice est occupée par des individus extrêmement jeunes.

(1) Le non valable pour les parties malgaches bien entendu ! Car la Constitution aussi est faite pour être violée.

Un fourrier de la dictature

Marcel Fourrier est un très brave homme qui le succès de son canard a grisé et qui croit à tous les bonheurs de la « gauche » : libération, épuration, rennaissance, émancipation des colonies, nationalisations, blocage des salaires et baisse des prix.

C'est certainement, c'est d'être aussi fâché que son public.

Et même un peu plus.

Car tout de même, le lecteur moyen de Franc-Tireur doutait bien un tantinet des vertus sociales des vœux à grande échelle d'affiches sous le nom de « sécurité sociale », et donc l'organisation des représentants du 24 avril (un avertissement) à Fresnes.

Il démontre la bureaucratie n'est monstre plus incapable et plus irascible que dans certains bureaux de vote partisans. Et pourtant Marcel Fourrier russe d'optimisme :

« Le travailleur gravit un nouvel échelon dans la société, il devient un adulte, il peut plus à manger ou à s'agréger. Il sait que, désormais, quoi qu'il lui arrive, il disposera toujours du minimum indispensable pour le meilleur, ainsi que sa famille, à l'abri du besoin. »

Mieux. C'est lui-même qui prendra la responsabilité de sa sécurité. Il n'a pas peur de dénoncer les loueurs et les tracasseries de la bureaucratie d'un Etat tutélaire, mais routinière. Le travailleur gagnera ses propres caisses suivant les traductions spécifiquement françaises de la mutualité et du syndicalisme ».

La réalité, nous l'avons prouvée : des milliards de francs et des dizaines de millions de francs tombent dans les mains de la bureaucratie stalin-céphale, qui en sera l'usage politique et politicien qu'en devine.

Un jour, le bon camarade Fourrier, dont la fiche politique porte peut-être « trotskiste à liquider », s'apercevra à ses dépens qu'il s'est fait le Fourrier de la dictature.

S'il est trop tard ce ne sera pas de notre faute.

Sympathies

Hebdo-Latin emprunte au « Libertaire », pour son numéro du 15 avril, quelques-uns des meilleurs textes de Shelef brodés et publiés pour nous le 15 février.

Cela nous fait grand plaisir de savoir que certains rédacteurs d'Hebdo-Latin nous se rappellent quelquefois le Liber-

DEPUIS quelques années, une « certaine presse » périodique s'est spécialisée dans la relation des « Faits divers » et des rapports entre la police et le monde des « truands ».

Les rédacteurs de ces journaux donnent en pâture à une clientèle d'hubublus ou de névrosés des deux sexes, les récits (romancés et plus ou moins déformés par leur imagination) des aventures qui surviennent à ceux qui moins « maille à partir » avec ces institutions gardiennes de la « morale publique » que l'on appelle : Police et Justice.

Les pisseries de copie qui travaillent dans cette spécialité, possèdent plus ou moins l'art d'éveiller la curiosité de la clientèle en créant aux exploits du milieu une sorte d'ambiance à la fois mystérieuse et héroïque.

Le résultat est infinité plus triste, mais aussi plus accusatrice.

Aujourd'hui nous donnerons à nos lecteurs quelques détails dont nous garantissons l'authenticité sur la vie à l'intérieur des prisons, principalement de la région parisienne, détails qui leur permettront de juger de la valeur de ces générations des lieux.

Un quartier spécial dit de « haute surveillance » y est réservé pour les grands criminels qui sont soumis à un régime à part.

Le régime auquel sont soumis les simples prévenus — sur lesquels ne sont que des présomptions — et les condamnés d'ordre d'assassinat, est le régime « régime de prison ».

Le chauffage est inexistant et dans les grands froids les plus malheureux couchent sur le parquet en se couvrant de leur paillis et des labeaux de couverture.

La nourriture est réduite à l'extrême : 250 grammes de pain par jour ; une gamelle de soupe tous les deux jours !

Tel est le régime auquel sont soumis des hommes non condamnés et enfermés sur simple ordre d'un juge d'instruction !

Les non-punis peuvent recevoir chaque semaine un colis de 5 kilos dont la composition est soumise à une réglementation draconienne. Dans les journées chaudes, les viandes ou conserves se décomposent rapidement délivrant leurs odeurs aux émanations « suis generis » des lieux.

On peut imaginer parmi quelle sorte de représentants de l'espèce humaine l'administration peut recruter cette phalange de fonctionnaires qui l'opposent les « gardiens de prison ».

Dès qu'un « détenu » se trouve en proie à la vindicte d'un « serviteur de l'Etat » il est sûr, pour des motifs plus ou moins futile, d'être traduit devant le « prétoire », sorte de conseil de discipline composé d'un gardien-chef et du directeur de la prison.

La peine la plus courante est un « mitard ».

La peine n'est effectuée que par périodes de quinze jours au maximum, car elle n'est pas sans danger, suivant la constitution du « puni ».

Porteur d'une seule couverte et d'une gamelle, on l'oblige à revêtir le costume pénitentiaire. Il est transféré dans une cellule spéciale, éclairée jour et nuit, sans couchette ni table.

Tabac, correspondance, colis sont supprimés.

La nourriture est réduite à l'extrême : 250 grammes de pain par jour ; une gamelle de soupe tous les deux jours !

Tel est le régime auquel sont soumis des hommes non condamnés et enfermés sur simple ordre d'un juge d'instruction !

Interviewé le 4 avril par l'Agence Européenne de Presse, il a fourni, au nom de l'U.D.S.R. de Madagascar, les informations suivantes que nous citons textuellement d'après le Figaro.

On calcule ne semble pas avoir mal réussi, si on juge par les tueries qui se poursuivent et qui ont coûté, à l'estimation de certains journaux, la vie d'une centaine de blancs et de plus de dix mille noirs.

Et M. Castellani peut se glorifier d'avoir fait du beau travail.

On traita volontiers d'assassins ceux qui l'ont assassiné.

Il fut arrêté en juin 1946 M. Castellani à Madagascar faisait tirer sur des manifestants pacifiques à Tamarianare.

Son but était d'obtenir du « grabuge », des réactions violentes de la population et par suite de forcer la main au Gouverneur M. Coppet, qui régnait à l'égard des prisonniers.

On peut imaginer la vie même de ces hommes enfermés.

Une promiscuité inimaginable règne en ces lieux, il est chose courante de trouver dans une cellule des syphilites en traitement et des tuberculeux bacillaires empêtrés avec des individus sains. Aucune possibilité de nettoyage n'est mise à la portée des détenus. La literie est composée d'une paillasse

d'une saleté repoussante et peuplée de toutes les espèces de vermines qui s'attaquent à l'homme. Poux, puces, moustiques et gale y prolifèrent en toute tranquillité.

Le chauffage est inexistant et dans les grands froids les plus malheureux couchent sur le parquet en se couvrant de leur paillis et des labeaux de couverture.

La nourriture journalière est composée d'une demi-boule de pain (250 à 300 grammes). A cela s'ajoute un quart d'eau chaude le matin (baptisé café) et deux cuillères de soupe comprenant deux cuillères à bouche de légumes ou de pâtes. Une fois par semaine le prévenu touche 40 à 50 grammes de boeuf bouilli.

Les non-punis peuvent recevoir chaque semaine un colis de 5 kilos dont la composition est soumise à une réglementation draconienne.

Nous évoquons dans un numéro précédent un incident qui s'est produit dans une maison centrale. Nous sommes en mesure d'affirmer que dans ces établissements le régime infligé aux condamnés est encore plus sévère qu'à la maison d'arrêt.

Il importe que nous puissions établir au grand jour ce qui se passe dans les geôles de notre IV^e République.

Il faut mettre sous le nez de tous les « Tartufes du parlementarisme », qui évoquent sans peine les horreurs des bagnes nazis, toute l'ignominie de la méthode de « redressement » et de « répression » qui conservent jalousement ce qu'ils font de leurs prévenues.

Que tous les détenus nous documentent sur cette sinistre institution pénitentiaire, cela nous permettra de donner plus d'amplieur à notre campagne pour l'annexion, mesure de salubrité sociale, que nous réclamons et réclamerons jusqu'à la fermeture du dernier des bouges où la loi envoie croupir des êtres humains innocents pour en faire des coupables, ou des coupables pour en faire des monstres.

A. MENDIENDO.

precedent un incident qui s'est produit dans une maison centrale. Nous sommes en mesure d'affirmer que dans ces établissements le régime infligé aux condamnés est encore plus sévère qu'à la maison d'arrêt.

Il importe que nous puissions établir au grand jour ce qui se passe dans les geôles de notre IV^e République.

Il faut mettre sous le nez de tous les « Tartufes du parlementarisme », qui évoquent sans peine les horreurs des bagnes nazis, toute l'ignominie de la méthode de « redressement » et de « répression » qui conservent jalousement ce qu'ils font de leurs prévenues.

Que tous les détenus nous documentent sur cette sinistre institution pénitentiaire, cela nous permettra de donner plus d'amplieur à notre campagne pour l'annexion, mesure de salubrité sociale, que nous réclamons et réclamerons jusqu'à la fermeture du dernier des bouges où la loi envoie croupir des êtres humains innocents pour en faire des coupables, ou des coupables pour en faire des monstres.

A. MENDIENDO.

precedent un incident qui s'est produit dans une maison centrale. Nous sommes en mesure d'affirmer que dans ces établissements le régime infligé aux condamnés est encore plus sévère qu'à la maison d'arrêt.

Il importe que nous puissions établir au grand jour ce qui se passe dans les geôles de notre IV^e République.

Il faut mettre sous le nez de tous les « Tartufes du parlementarisme », qui évoquent sans peine les horreurs des bagnes nazis, toute l'ignominie de la méthode de « redressement » et de « répression » qui conservent jalousement ce qu'ils font de leurs prévenues.

Que tous les détenus nous documentent sur cette sinistre institution pénitentiaire, cela nous permettra de donner plus d'amplieur à notre campagne pour l'annexion, mesure de salubrité sociale, que nous réclamons et réclamerons jusqu'à la fermeture du dernier des bouges où la loi envoie croupir des êtres humains innocents pour en faire des coupables, ou des coupables pour en faire des monstres.

A. MENDIENDO.

precedent un incident qui s'est produit dans une maison centrale. Nous sommes en mesure d'affirmer que dans ces établissements le régime infligé aux condamnés est encore plus sévère qu'à la maison d'arrêt.

Il importe que nous puissions établir au grand jour ce qui se passe dans les geôles de notre IV^e République.

Il faut mettre sous le nez de tous les « Tartufes du parlementarisme », qui évoquent sans peine les horreurs des bagnes nazis, toute l'ignominie de la méthode de « redressement » et de « répression » qui conservent jalousement ce qu'ils font de leurs prévenues.

Que tous les détenus nous documentent sur cette sinistre institution pénitentiaire, cela nous permettra de donner plus d'amplieur à notre campagne pour l'annexion, mesure de salubrité sociale, que nous réclamons et réclamerons jusqu'à la fermeture du dernier des bouges où la loi envoie croupir des êtres humains innocents pour en faire des coupables, ou des coupables pour en faire des monstres.

A. MENDIENDO.

precedent un incident qui s'est produit dans une maison centrale. Nous sommes en mesure d'affirmer que dans ces établissements le régime infligé aux condamnés est encore plus sévère qu'à la maison d'arrêt.

Il importe que nous puissions établir au grand jour ce qui se passe dans les geôles de notre IV^e République.

Il faut mettre sous le nez de tous les « Tartufes du parlementarisme », qui évoquent sans peine les horreurs des bagnes nazis, toute l'ignominie de la méthode de « redressement » et de « répression » qui conservent jalousement ce qu'ils font de leurs prévenues.

Que tous les détenus nous documentent sur cette sinistre institution pénitentiaire, cela nous permettra de donner plus d'amplieur à notre campagne pour l'annexion, mesure de salubrité sociale, que nous réclamons et réclamerons jusqu'à la fermeture du dernier des bouges où la loi envoie croupir des êtres humains innocents pour en faire des coupables, ou des coupables pour en faire des monstres.

A. MENDIENDO.

precedent un incident qui s'est produit dans une maison centrale. Nous sommes en mesure d'affirmer que dans ces établissements le régime infligé aux condamnés est encore plus sévère qu'à la maison d'arrêt.

Il importe que nous puissions établir au grand jour ce qui se passe dans les geôles de notre IV^e République.

Il faut mettre sous le nez de tous les « Tartufes du parlementarisme », qui évoquent sans peine les horreurs des bagnes nazis, toute l'ignominie de la méthode de « redressement » et de « répression » qui conservent jalousement ce qu'ils font de leurs prévenues.

Que tous les détenus nous documentent sur cette sinistre institution pénitentiaire, cela nous permettra de donner plus d'amplieur à notre campagne pour l'annexion, mesure de salubrité sociale, que nous réclamons et réclamerons jusqu'à la fermeture du dernier des bouges où la loi envoie croupir des êtres humains innocents pour en faire des coupables, ou des coupables pour en faire des monstres.

A. MENDIENDO.

precedent un incident qui s'est produit dans une maison centrale. Nous sommes en mesure d'affirmer que dans ces établissements le régime infligé aux condamnés est encore plus sévère qu'à la maison d'arrêt.

Il importe que nous puissions établir au grand jour ce qui se passe dans les

« Un jour viendra où notre silence sera plus puissant que les voix que vous étranglez maintenant »

Le Premier Mai 1886 fut la première journée de lutte ouvrière pour les huit heures. C'est aux Etats-Unis, sous l'impulsion de la Section Américaine de l'Association Internationale des Travailleurs (section fondée par l'anarchiste allemand John Most en 1883) que se déroulèrent les manifestations de masse auxquelles le patronat américain réagit par la violence armée, la terreur et la prison.

Le matin au foin de Chicago, le 4 mai, une bombe éclata dans des circonstances mystérieuses tuant sept policiers. L'opinion bourgeoisie engagée réclama des têtes. A l'aide de justifications, de faux témoins, d'un jury tiré (auxquels les capitalistes promirent ouvertement cent mille dollars pour un verdict de mort) furent prononcées les condamnations à la peine de mort cinq militants anarchistes : Parsons, Engel, Spies, Fisher et Ling — le premier d'origine anglaise, les quatre autres allemands.

Que les suprêmes déclarations des martyrs de Chicago restent inscrites dans la conscience silencieuse des masses, ce silence plus puissant que les voix qui se sont tues.

George Engel a dit :

Quand j'arrivai à Philadelphie, le 8 janvier 1873, mon cœur était comblé de joie dans l'espoir et la certitude que j'allais vivre parmi des hommes libres, et dans un pays libre.

Et voilà que je suis, dans cette « libre république du plus riche pays du monde, il y a de nombreux prédateurs pour qui la table n'est pas mise ; qui comme des parias de la société frôlent une vie sans joie, si vu des êtres humains puiser leur nourriture quotidienne dans les étangs d'ordures des rues, pour apaiser la faim qui les rongeait.

C'est alors que j'ai commencé à penser aux voies et moyens de remédier à cela. J'ai d'abord choisi le bulletin de vote ; car on m'avait dit et répété que c'était là l'instrument par lequel les travailleurs pouvaient améliorer leur condition. Je pris part à la politique avec le sérieux d'un bon citoyen ; mais je trouvais bientôt que les vertus du « libre suffrage » sont un mythe, et que j'avais été dupé. J'en arrivai à l'opinion qu'au contraire que les travailleurs sont économiquement assujettis, ils ne peuvent politiquement être libres. Il m'apparut clairement que la classe ouvrière n'apporterait jamais, par les urnes, une forme de société garantissant le travail, le pain et le bonheur.

Bientôt je me rendis compte que la corruption s'était glissée dans les rangs des social-démocrates. Je quittai le parti

et entrai à l'Association Internationale des Travailleurs qui venait de s'organiser.

Tout ce que j'ai à dire en ce qui concerne ma condamnation, c'est que je ne suis pas surpris du tout ; car c'est depuis toujours que les hommes qui ont voulu éclairer leurs frères ont été jetés en prison ou mis à mort.

Les Anarchistes sont chassés et persécutés car cela nous tous les climats,

mais cependant l'Anarchisme gagne de plus en plus d'adhérents, et si vous sup-

posez les possibilités d'agitation ouverte, le travail se fera secrètement. Si le procureur de l'Etat pense qu'il peut extirper le socialisme en démantelant les barons de la houille conspirer pour éléver le prix du charbon, tout en réduisant les salaires déjà misérables des mineurs. Lorsque l'on accuse un complot pour cela ? Mais lorsque des ouvriers osent demander une augmentation de salaires, la milice et la police sont envoyées pour les abattre à coups de fusil.

Pour un tel gouvernement, je ne sens aucun respect, et je le combattrai, malgré sa force, malgré sa police, malgré ses espions.

Je déteste et combatis, non le capitalisme individuellement, mais le système qui lui confère des privilégiés. Mon plus grand voeu est que les travailleurs puissent reconnaître qui sont leurs amis et qui sont leurs ennemis.

Quant à ma condamnation, obtenue comme elle le fut, par l'influence du capitalisme, je n'ai pas un seul mot à en dire.

Adolph Fischer a dit :

Vous me demandez si j'ai quelque chose à objecter à ma condamnation à mort. Je ne parlerai pas longtemps. Je veux seulement protester en affirmant que je n'ai commis aucun crime. On m'a jugé pour meurtre et on m'a condamné pour « anarchie ». Je proteste contre votre sentence, car je n'ai pas été trouvé coupable de meurtre. Mais si je dois mourir, parce que je suis anarchiste, parce que j'aime la liberté, la fraternité et l'égalité, j'y consens. Si la mort est le châtiment de notre amour pour la liberté des hommes, je déclare ouvertement que j'en sacrifie ma vie.

Le sens que je suis condamné ou seraient condamnés à mort comme anarchiste et non comme assassin, je n'ai jamais tué de toute ma vie ; je n'ai jamais commis un crime ; mais je connais un homme qui est en train de devenir un meurtrier, un assassin, et cet homme, c'est Grinnell — le procureur général Grinnell parce qu'il a amené à la barre des témoins dont il savait qu'ils se parjureront... Mais si la classe gouvernante s'imagine qu'en nous exécutant, en pendant quelques anarchistes, elle écrasera l'anarchie, elle se trompe, car l'anarchie aime ses principes plus que sa vie.

Vous verrez qu'il est impossible de sauver un principe, même en prenant la vie des hommes qui le professent.

Plus les croyants en de justes causes sont persécutés, plus vite leurs idées se réalisent. Par exemple, en rendant un verdict si injuste et si barbare, les deux citoyens « honorables » qui sont au banc du jury ont fait davantage pour l'avancement de l'anarchisme que nous, les condamnés, aurions pu faire en l'espace d'une génération. Ce verdict est un outrage mortel à la liberté de parole, à la presse libre et à la pensée libre de tout enfant qui crochète à haut dans la nature.

Prenez-vous prend par la main et vous emmenez (quelquesfois malgré vous) dans ce monde de la misère, pour y visiter ces images de nos jours ?

Les travailleurs sont sur le bord des miracles, les témoins sont étonnés, les hommes sans chemises couchés sur les bancs, souffrant pour un instant, car c'est défendu de rester un peu longtemps.

« Les hommes dans les astres de nuit qui doivent faire le signe de la croix pour avoir un lit, et les familles de huit enfants qui crochent à haut dans la nature, qui sont dans la misère ! »

Il vous prend par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste ce qu'il faut pour ne pas crever de faim ; le travailleur qui n'a plus de travail ; ceux qui font les guerres ; ceux qui violent

plus de diplômes.

Et vous prenez par la main et vous fait découvrir les logements enfumés, étroits où s'entassent péniblement les vies humaines ; les villes ouvrières sans fleurs où les enfants de la misère jouent dans les rues. Lorsque le travailleur qui part sans courage à l'heure fatigued'aller à son travail, pour gagner juste

